Daftary Farhad (ed.), *Intellectual Traditions in Islam*

I.B. Tauris, Londres - New York, 2000. 23 cm, XVII + 252 p.

Qu'est-ce qu'une vie intellectuelle ? Comment se constituent les traditions qui la structurent ? Mais d'abord qu'est-ce qu'un intellectuel ? Quelle est sa place dans la société ? Ce sont ces questions soulevées dans l'introduction de cet ouvrage collectif rassemblant les actes d'un colloque tenu à l'Université de Cambridge, du 14 au 20 août 1994, qui ont suscité ma curiosité de lecteur. Mon attente est vite déçue ; ni la problématique des organisateurs du colloque ni les contributions sollicitées n'y répondent vraiment. De toutes les questions abordées, seule celle de la « vie intellectuelle » est traitée par trois des contributeurs : Hugh Kennedy, « Intellectual Life in the First Four Centuries of Islam », p. 1-17 ; Farhad Daftary, « Intellectual Life among the Ismailis : An Overview », p. 87-111et John Cooper, « Somes Observations on the Religious Intellectual Milieu of Safawid Persia », p. 146-159. La question est de loin la moins novatrice ; nombreux sont les livres et études qui se sont préoccupés de « vie intellectuelle » ou de « vie culturelle » (les langues dans lesquelles sont conçues ces études ajoutent à la confusion entre les deux « vies » : en arabe, il n'y a pas de mot pour intellectuel ; quant à l'anglais « intellectual », il n'a pas toujours la signification de son faux frère français « intellectuel ») à telle ou telle époque, dans telle ou telle contrée. Généralement, leurs auteurs ont recours aux modèles de la monographie ou du tableau général. Point de comparatisme, ni de réflexion de portée théorique ou générale solide. C'est souvent dans l'atomisme, l'historicisme ou le fonctionnalisme que les uns et les autres trempent leur plume. Cela fait trente ans qu'un historien des sciences islamiques, comme A.I. Sabra, a mis en garde ses collègues contre le spontanéisme de certaines de leurs démarches : « Il serait difficile, leur rappelle-t-il, de voir dans le développement des sciences et de la philosophie islamiques, avec leurs insignes acquisitions et leur intérêt marqué pour les questions théoriques et abstraites, le résultat fortuit des préoccupations pratiques de quelques personnalités ». Car, ajoute-t-il à leur intention, « dans l'Islam comme dans les autres civilisations, une entreprise aussi vaste et durable ne peut s'expliquer qu'en termes d'aspirations complexes : authentique curiosité, interactions entre les besoins sociaux, culturels et profondément humains des êtres [(1)]. » Cette mise en garde épistémologique et méthodologique est toujours d'actualité, comme en témoigne notre recueil. Ainsi, Hugh Kennedy écrit-il : « The Muslims were seeking useful knowledge and they translated only what they believed to be of practical use to them. Just as the Islamic sciences developped because people needed to know certain things, so they chose from the classical Greek heritage what they believed to be useful. Philosophy was required as a technique for analysis of arguments and logic [...]. They were interested in medecine for obvious reasons [...]. They regarded astronomy and astrology as practical sciences [...] ! » (p. 26). Lui emboîtant le pas, O. Leaman reprend les mêmes lieux communs dans sa contribution intitulée : « Scientific and Philosophical Enquiry : Achievements and Reactions in Muslim History », p. 31-42, (voir en particulier les p. 32-33). Grand connaisseur du platonisme arabe, Muhsin Mahdi lui-même y succombe, lorsqu'il se hasarde à rendre compte du développement des sciences et de la philosophie islamiques en termes de besoins concrets et immédiats : « [...] the secular powers, especially the Abbasid caliphate in Baghdad, écrit-il, had mundane needs. As a vast empire, it needed communications, bridges and medical knowledge, which depend on mathematical and medical knowledge. These mundane sciences had to be encouraged, developed and supported » (p. 50). Si tel était le cas, pourquoi les Umayyades qui formaient eux aussi un « vaste empire », dont le siège politique était logé au cœur d'une Syrie aux grandes traditions lettrées n'ont pas œuvré à ce à quoi leurs successeurs abbassides se sont attelés ? La réponse à cette question capitale est donnée par D. Gutas dans un livre magistral : *Greek Thought, arabic Culture. The Greeco-Arabic Translation Movement in Baghdad and Early 'Abbâsid Society (2nd-4th/8th-10th Century)*, Routledge, London-New York, 1998. En effet, il manquait aux Umayyades une culture de la traduction qu'ils n'ont commencé à découvrir qu'à la fin de leur règne.

Il faut bien se rendre à l'évidence que cette entreprise collective est ratée. Mais ma gêne est grande à rendre compte de contributions signées par quelques-uns des plus éminents spécialistes de l'Islam. Entre la vulgarisation et la monographie pointue, le livre n'arrive pas à trouver ses marques. D'autant que certaines études n'ont qu'un lien très ténu avec sa thématique d'ensemble : A. Schimmel traite de « Reason and Mystical Experience in Sufism » (p. 136-144), A. Sachedina s'interroge sur « Woman, Half-the-Man ? » pour pointer la question de « The Crisis of Male Epistemology in Islamic Jurisprudence » (p. 160-178) et M. Arkoun discute de « Present-Day Islam its Tradition and Globalisation » (p. 179-221).

Houari Touati
EHESS – Paris

(1) A.I. Sabra, « La contribution de l'Islam au développement des sciences », *in* Bernard Lewis (éd.), *L'Islam*, Paris, 1976, p. 196-221 [citation p. 200].

BCAI 19 (2003) Daftary Farhad (ed.) : Intellectual Traditions in Islam, recensé par Houari Touati
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net